Un pionnier américaniste méconnu

Retour sur la trajectoire et l'œuvre de Max Schmidt (1874-1950)

Mickaël Brohan

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/30727>

DOI : 10.4000/lhomme.30727

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2018

Pagination : 137-148

ISBN : 978-2-7132-2733-2

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Mickaël Brohan, « Un pionnier américaniste méconnu », *L'Homme* [En ligne], 225 | 2018, mis en ligne le 15 mars 2018, consulté le 08 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/30727> ;

DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.30727>

Un pionnier américain méconnu

Retour sur la trajectoire et l'œuvre de Max Schmidt (1874-1950)

Mickaël Brohan

LES BEAUX-LIVRES de photographies consacrés aux Indiens sud-américains sont nombreux. La plupart séduisent le grand public, pourtant rares sont ceux qui suscitent l'enthousiasme des spécialistes des sociétés indigènes de cette région. Non pas que les ethnologues sud-américanistes rechignent à s'émerveiller ou qu'ils boudent leur plaisir en feuilletant ces volumes souvent soignés et esthétiques, mais ils jugent d'ordinaire leurs photographies insuffisamment contextualisées et leurs textes trop peu informatifs. À leurs yeux, ces beaux livres sont loin d'être dénués d'intérêt, mais échouent généralement à associer esthétisme des images et scientificité du propos.

Hijos de la selva fera à n'en pas douter figure d'exception notable. Concocté par deux ethnologues argentins spécialistes des Chané (arawak) et impeccablement édité sur papier glacé par l'acteur mécène Viggo Mortensen, cet ouvrage donne à voir une partie des superbes photographies ethnographiques de l'anthropologue allemand Max Schmidt (1874-1950). Il retrace aussi avec précision et érudition le parcours scientifique de ce pionnier de l'américanisme tropical, paradoxalement assez méconnu aujourd'hui.

Un empiriste discret et productif

Modeste, discret et solitaire, Max Schmidt était tout entier dévoué à l'anthropologie et à la muséographie des Indiens des basses terres sud-américaines. Empiriste convaincu et réticent à tout dogmatisme théorique, il débuta dans la carrière au moment où le diffusionnisme historique dominait l'anthropologie allemande. À Berlin, où il enseigna à l'université et fut en

À propos de Federico Bossert & Diego Villar, *Hijos de la selva. La fotografía etnográfica de Max Schmidt = Sons of the Forest. The Ethnographic Photography of Max Schmidt*, éd. par Viggo Mortensen, Santa Monica, Perceval Press, 2013.

À PROPOS

charge de la section sud-américaine du fameux *Museum für Völkerkunde*¹, il se tint « en dehors des intrigues universitaires » (p. 2) et fut relégué à « une position académique périphérique conjointement à d'autres grands américanistes comme son maître [Karl von den] Steinen ou même Theodor Koch-Grünberg » (p. 12)². À Asunción, où il dirigea le Museo de Historia natural y Etnografía (aujourd'hui Museo etnográfico Andrés Barbero), il œuvra avec abnégation à la constitution ainsi qu'à l'organisation des collections archéologiques et ethnographiques dans un relatif isolement scientifique. Exilé, esseulé, malade et privé de sa retraite allemande, il acheva sa vie dans un certain dénuement au Paraguay, entouré de ses livres et de ses oiseaux. À l'exception de quelques notices nécrologiques (*e.g.* Baldus 1951) et d'un petit livre de Branislava Susnik (1991), qui lui succéda au *Museo*, son travail n'avait pas encore fait l'objet d'un examen d'ensemble. Max Schmidt n'est que furtivement mentionné dans les travaux d'histoire de l'anthropologie germanique et il est peu cité par les ethnologues sud-américanistes. Si sa production n'est jamais vraiment tombée dans l'oubli, force est toutefois de constater qu'elle est insuffisamment considérée. Publiée en plusieurs langues (allemand, anglais, portugais et espagnol), son œuvre écrite est pourtant abondante, rigoureuse, foisonnante de données ethnographiques et parsemée d'idées novatrices. À celle-ci, s'ajoute par ailleurs une œuvre photographique dont beaucoup ignoraient à ce jour la qualité et l'importance, voire l'existence.

C'est à cette œuvre scientifique et artistique méjugée que Federico Bossert et Diego Villar rendent un hommage appuyé. Cette contribution n'est du reste pas leur première du genre, puisqu'ils ont précédemment publié un article nourri sur Alfred Métraux (1902-1963), autre figure majeure et sous-estimée des études sud-américanistes (Bossert & Villar 2007)³. Le présent ouvrage est composé de deux parties : un texte bilingue (espagnol-anglais) des deux auteurs⁴ et une section rassemblant quatre-vingt-deux photographies en noir et blanc prises par Max Schmidt sur le terrain, dans le Mato Grosso brésilien et le Chaco paraguayen entre 1900 et 1935.

1. Rebaptisé *Ethnologisches Museum* en 1999.

2. Toutes les citations de l'ouvrage ont été traduites par nos soins.

3. Précisons toutefois que l'œuvre d'Alfred Métraux est l'objet d'un véritable regain d'intérêt depuis quelque temps : plusieurs de ses meilleurs travaux sud-américanistes viennent d'être traduits en français et/ou republiés (Métraux 2013 et 2014 [1928]), cependant que d'autres sont en cours de republication (Métraux 2018), trois colloques internationaux lui ont tout récemment été consacrés – une partie des actes a été rassemblée par Erikson (2016) –, un excellent ouvrage sur la mission Métraux-Lavachery à l'île de Pâques a paru il y a trois ans (Laurière 2014) et, enfin, une prometteuse biographie intellectuelle de Métraux par cette dernière auteure est actuellement en préparation.

4. Federico Bossert et Diego Villar ont aussi publié une version partielle de ce texte en anglais (2015).

À partir d'une notice autobiographique de Max Schmidt, de ses carnets de terrain et de ses publications, le texte revient sur l'ensemble de sa trajectoire professionnelle : sa courte formation au sein du *Museum für Völkerkunde* berlinois avant le départ pour le Brésil, l'influence d'Adolf Bastian (1826-1905) et de Karl von den Steinen (1855-1929), ses grandes expéditions, sa thèse précurseur, ses productions scientifiques, son exil en Amérique du Sud, son activité muséographique à Berlin et Asunción, etc. Après des études de droit, Max Schmidt travailla brièvement dans une cour de justice. Il s'initia à l'anthropologie à Berlin et devint bénévole au *Museum für Völkerkunde*, où il fut formé en quelques mois par l'explorateur et ethnologue Karl von den Steinen. En ce début de ^{xx}e siècle, les musées d'ethnologie constituaient les laboratoires et vitrines de la recherche en anthropologie, laquelle accordait une importance de premier plan à l'analyse comparative de la culture matérielle des sociétés exotiques. Les institutions muséales germaniques se trouvaient à l'avant-garde. Tel était tout particulièrement le cas du musée de Berlin, longtemps considéré comme *le* modèle du musée d'ethnologie : il possédait les collections les plus abondantes, organisait des expéditions destinées à les compléter et, sous l'impulsion du grand savant Adolf Bastian, il s'était imposé comme un centre de recherche dynamique et un haut-lieu de formation des apprentis ethnologues-muséographes – Franz Boas, Paul Radin et Leo Frobenius, notamment, y furent instruits aux rudiments de la discipline.

Federico Bossert et Diego Villar retracent l'histoire de la tradition anthropologique allemande dans ses grandes lignes, puis replacent l'œuvre de Max Schmidt au sein de son contexte scientifique et académique du début du ^{xx}e siècle. Ils relèvent que les divers courants de l'anthropologie allemande s'appuyaient dans une plus ou moins grande mesure sur « un ensemble de notions partagées dont le ciment était l'idée de *Volksgeist* ("l'esprit du peuple", "le génie du peuple"), progressivement forgée par une tradition philosophique allant d'Hegel à Herder, selon laquelle chaque groupe humain est le produit d'une histoire particulière et incarne une personnalité particulière (ou "un esprit" particulier), de sorte que les valeurs, les croyances, les conventions esthétiques et la langue forment un tout cohérent qui doit être l'objet ultime de la recherche » (p. 4). Nombre d'anthropologues allemands affirmaient que l'unité du genre humain ne pouvait être comprise et appréhendée qu'à travers l'analyse systématique et préalable de ses multiples expressions socioculturelles. Cette perspective relativiste et inductive visant à établir l'universel à partir du particulier contrastait nettement avec l'approche hypothético-déductive et pseudo-historique de l'évolutionnisme unilinéaire,

prévalant alors au sein d'autres anthropologies nationales et selon lequel les différences culturelles traduisaient des écarts historiques entre sociétés occupant des positions ordonnées sur une échelle de développement évolutif de l'humanité. Jusqu'à l'arrivée au pouvoir du régime national-socialiste, deux écoles berlinoises s'opposaient dans un climat d'effervescence scientifique : l'école « des positivistes modérés » fondée par Bastian, père de la *Völkerkunde* allemande et principal acteur de son institutionnalisation, et l'école « des diffusionnistes historiques », inspirée par l'anthropogéographie de Friedrich Ratzel et rassemblée autour de Fritz Graebner. La première postulait l'« unité psychique de l'humanité » et prônait l'universalité de « pensées élémentaires » collectives se manifestant localement de façon variable sous la forme de « pensées des peuples » en raison de la diversité des contraintes historiques et environnementales agissant comme des *stimuli* – des contraintes identiques auraient permis de définir des « provinces géographiques ». Cette école fixait à l'anthropologie la tâche de révéler ces pensées des peuples, d'établir ces provinces géographiques et de déterminer ces idées élémentaires à partir de l'analyse comparatiste de l'ethnographie et de la culture matérielle ; elle défendait l'empirisme ethnographique, conditionnait toute théorisation à la constitution d'un corpus encyclopédique de matériaux fiables, prescrivait une méthode analytique inductive et reconnaissait la possibilité d'inventions indépendantes. La seconde école proposait, quant à elle, de définir des complexes culturels (des « cercles culturels ») constitués de l'association de traits culturels et surgis dans un centre géographique précis, puis d'étudier la diffusion historique de certains de ces traits vers d'autres aires. Plus dogmatique et moins soucieuse d'empirisme, elle recourait à une méthode hypothético-déductive, minimisait la capacité inventive humaine et se lançait souvent dans de spéculatives reconstructions à grande échelle. Malgré ses excès, le diffusionnisme historique devint, après la mort de Bastian, « le paradigme de l'ethnologie allemande » (p. 10) pendant plusieurs décennies. Les auteurs démontrent que l'influence de l'école de Bastian sur l'œuvre de Max Schmidt se situe essentiellement sur le plan de la méthode de travail. Témoignent de cet héritage, son empirisme résolu, sa méfiance à l'égard des dogmes théoriques, son intérêt pour le travail de terrain et les langues indigènes, son attention au rôle de l'environnement et son choix du Mato Grosso pour ses premières expéditions – son mentor von den Steinen, lui-même élève de Bastian, l'y avait précédé⁵.

5. Karl von den Steinen acquit une grande notoriété dans les milieux de l'anthropologie professionnelle naissante à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, grâce à ses travaux pionniers sur les Indiens du Brésil (1886, 1894), mais aussi grâce à ses précieux écrits sur la culture matérielle et l'art des Marquisiens de Polynésie (1925-1928). Ce médecin-psychiatre de formation devenu explorateur, muséographe et anthropologue suscita plusieurs vocations sud-américanistes .../...

À l'image des autres précurseurs de l'américanisme tropical du début du xx^e siècle (Erland Nordenskiöld, Curt Nimuendajú, Alfred Métraux, etc.), Max Schmidt était un homme de musée : il y reçut sa formation, travailla longtemps comme muséographe et collecta quantité d'objets ethnographiques qu'il étudia longuement. Comme eux toujours, il s'adonnait à une « anthropologie totale », combinant exploration géographique, ethnographie, linguistique, collecte muséographique, histoire et archéologie. Comme ces mêmes pionniers enfin, dans un esprit humaniste teinté de romantisme, il concevait le travail ethnographique comme un effort de sauvetage de pratiques, de savoirs et d'objets indigènes, condamnés à disparaître prochainement en raison de l'inexorable avancée des fronts de colonisation interne, et cette vision pessimiste du devenir indigène le poussait à s'intéresser surtout aux Indiens encore « isolés » ou récemment « contactés ».

Federico Bossert et Diego Villar mettent en lumière les particularités et la modernité du style ethnographique de Max Schmidt : contrairement à son maître qui réalisait de grandes expéditions collectives pourvues de très nombreux guides, il voyageait, pour sa part, avec très peu de moyens (toujours muni de son violon et de son appareil photographique) et assisté d'un seul ou de deux compagnons ; il cherchait à établir une relation personnelle avec ses hôtes indigènes, s'efforçait d'adopter leurs usages et souhaitait réaliser une enquête de longue durée. En 1900-1901, un fâcheux concours de circonstances l'empêcha de concrétiser ce dernier projet mais, comme le soulignent les deux auteurs, quinze ans avant que Bronislaw Malinowski n'établisse l'observation participante comme règle d'or de la méthode ethnographique, les usages de Max Schmidt la préfiguraient déjà.

Les quatre grandes expéditions ethnographiques de Max Schmidt sont soigneusement passées en revue et quelques anecdotes bien choisies permettent aux auteurs d'en restituer l'atmosphère. La première visait la réalisation d'une enquête intensive dans le Mato Grosso, chez les Kamaiurás (tupi-guarani) du Xingu. Mais Schmidt dut séjourner en cours de route parmi les Bacairís (caribe), les Nahukuá (caribe) et les Aweti (tupi), qui lui imposèrent des échanges désavantageux et lui dérobèrent les objets manufacturés réservés aux Kamaiurás afin de s'assurer de leur bon accueil. Dépouillé de ces indispensables objets d'échange et victime de crises de paludisme, il fut contraint au retour. En chemin, il perdit ses photographies et collections ethnographiques dans le fleuve lorsque son canoë se renversa.

[Suite de la note 5] parmi ses étudiants : Max Schmidt, Paul Ehrenreich, Hermann Meyer et Theodor Koch-Grünberg, notamment. Sur Karl von den Steinen, cf. Erland Nordenskiöld (1930), Günther Hartmann (1988), Anita Hermannstädter (2002), Hemming (2003), Heinz Peter Brogiato (2005). Sur ses travaux dans le Xingu et sur leur influence sur les recherches postérieures dans la région, voir l'ouvrage collectif édité par Vera Penteadó Coelho (1993).

Trois ans plus tard, il put cependant recouvrer à Berlin une partie de ces collections perdues à la faveur d'un prodigieux hasard : après avoir été retrouvées et transportées à pied jusque Cuiabá par ses amis bacairís, puis avoir subies un nouveau naufrage, celles-ci furent découvertes par l'équipage d'un bateau à vapeur qui les emmena à Corumbá, où un consul allemand de passage les y récupéra ! Avant son retour en Allemagne, Schmidt ethnographia les Guató (gé), habitants mythiques des marais du haut-Paraguay évoqués par les anciens chroniqueurs. Réalisée en 1910-1911, sa deuxième expédition lui permit d'étudier à nouveau les Guató (surtout leur culture matérielle et leur horticulture sur champs surélevés), puis les Paresí-Kabischi (arawak). Très brièvement traitée, cette expédition aurait sans doute mérité que Federico Bossert et Diego Villar s'arrêtent sur la question du système sociopolitique hiérarchique des Paresí mis au jour par Schmidt, ou qu'ils mentionnent l'imitation ostentatoire de son écriture manuscrite par son guide analphabète paresí et les simulations de lecture de ce dernier à des fins politiques – un épisode qui ne manque pas de rappeler la fameuse « leçon d'écriture » nambikwara relatée par Claude Lévi-Strauss dans *Tristes Tropiques* (1955)⁶. Schmidt effectua une troisième et dernière expédition dans le Mato Grosso en 1927-1928 : il retrouva les Bacairí, après quoi il se rendit chez des Kaiabi (tupi) fraîchement contactés pour réaliser une ethnographie intensive. Mais les tensions autour du poste brésilien où ils étaient réunis, les réticences indigènes à son travail et de nouvelles crises de paludisme l'obligèrent une fois de plus à renoncer à ses plans. Il retourna donc chez les Paresí, puis ethnographia les Umotina (gé), alors inconnus. Après sa démission du Musée d'ethnologie de Berlin en 1929, Max Schmidt s'exila au Brésil pour fuir la montée en puissance de l'idéologie nazie et vivre au plus près des « fils de la forêt ». À la demande des autorités scientifiques paraguayennes, il devint directeur du *Museo* d'Asunción. C'est à ce titre qu'il entreprit, en 1935, une mission itinérante dans le Chaco paraguayen, afin de réunir de vastes collections et de réaliser des études ethnographiques. Il y collecta un millier d'objets et analysa la culture matérielle de nombreux groupes indigènes (Chiriguano, Ioseño, Wichí, Tapiete, Nivaclé, Chorote). Précisons qu'à ces quatre expéditions ethnographiques, il convient d'ajouter plusieurs missions archéologiques importantes effectuées au Paraguay dans des zones de tradition guarani.

6. Pierre Déléage a tout récemment proposé une analyse comparée éclairante de ces deux épisodes ethnographiques (2017 : 13-19, 71-78).

Outre ses vocabulaires indigènes glanés çà et là sur le terrain, ainsi que ses nombreux travaux sur la culture matérielle et la technologie – un domaine où il excellait –, l'apport de Max Schmidt aux études sud-américanistes réside dans les multiples ethnographies substantielles qu'il nous a laissées. Chacun de ses écrits ethnographiques témoigne de l'acuité de son regard et d'une attention sensible au moindre détail de la réalité observable. Même dans le Chaco, où il ne put ethnographier que sommairement, il multiplia les observations pénétrantes sur les phénomènes de changement culturel et sur la grande fluidité interethnique régionale (le statut original des Tapiete, le processus de métissage des Chiriguano, les stratégies identitaires des Toba face aux Blancs, etc.). Mais Max Schmidt ne fut pas uniquement un ethnographe scrupuleux et intuitif : il fut aussi l'auteur d'une thèse novatrice sur les groupes de la famille arawak (1917) et d'un volumineux manuel d'anthropologie économique (1921-1922). Dans cette thèse parfaitement résumée dans le présent ouvrage, il se proposait de déterminer, pour la première fois, les caractéristiques socioculturelles communes des sociétés de cette famille linguistique largement dispersée sur le continent sud-américain et il parvenait « à reconstituer [...] une trame dense d'emprunts, de connexions et de transformations entre les Arawak et diverses cultures amazoniennes, piémontaises et andines » (p. 24). Il interprétait l'expansion des Arawak comme le résultat d'une politique menée par leurs élites à des fins socio-économiques (volonté d'occuper de nouvelles terres fertiles, désir de capter une main-d'œuvre étrangère et recherche de nouveaux moyens de production), tout en démontrant que cette colonisation réalisée par des moyens pacifiques ou guerriers, selon les cas, avait abouti à la formation durable de structures sociopolitiques hiérarchiques, composées d'une classe dominante et d'une classe dépendante. Selon cette analyse, la diversité socioculturelle et linguistique des sociétés arawak éparpillées sur le continent traduisait la multiplicité des processus concrets de symbiose entre élites arawak et populations dépendantes « arawakisées ». Bien loin d'une vision essentialiste et réificatrice confondant langue, culture et ethnie, Max Schmidt affirmait donc précocement les caractères hybride et composite des groupes arawak. En analysant « la sociabilité arawak comme une structure latente condensant des possibilités comme la sédentarité, l'agriculture intensive, l'organisation sociale suprarégionale basée sur des réseaux d'échange, l'opposition à la guerre endogène et, surtout, une tendance notable à la hiérarchisation sociale s'exprimant dans l'idéologie de la descendance et du rang héréditaire, la parenté généalogique et la légitimation cosmologique » (p. 26), il anticipait

de près d'un siècle les réflexions récentes sur ces questions (Santos Granero 2002 ; Heckenberger 2002). Quant à son manuel détaillé d'anthropologie économique, s'il témoignait de plusieurs préjugés évolutionnistes et d'une vision trop utilitariste, il valut néanmoins à Max Schmidt d'être considéré par certains comme l'un des fondateurs de ce domaine fondamental.

Le texte de Federico Bossert et Diego Villar est dense, bien informé et riche. D'une écriture agréable, claire et sans jargon superflu, il est par ailleurs accompagné d'une vingtaine d'illustrations (photographies de Max Schmidt, reproduction de pages de ses notes et dessins, cartes).

Arrêt sur images

Les quatre-vingt-deux photographies en noir et blanc sélectionnées dans ce livre parmi de nombreuses autres proviennent du *Museo etnográfico*, où elles attendaient depuis longtemps d'être (re)publiées. Les négatifs sur plaque de verre préparés par Max Schmidt ont été transportés aux États-Unis pour être photographiés et restaurés. Les légendes proviennent de l'anthropologue lui-même. Outre une photographie de 1900 qui put être sauvée des eaux, l'ouvrage reproduit vingt-deux clichés de l'expédition de 1910-1911, quatre d'une brève enquête en 1914, huit du voyage de 1927-1928, deux de 1931, un non daté et quarante-trois de la mission itinérante de 1935. Sont ainsi exposées neuf photographies des Guató, quatorze des Paresí, deux des métis du Mato Grosso, quatre des Umotina, deux des Kaiabi, deux des Ioseño, cinq des Chiriguano, sept des Chorote, six des Wichí, seize des Nivaclé, sept des Tapiete, quatre des Toba et, enfin, trois des Maká. Les groupes du Chaco sont donc beaucoup plus représentés que ceux du Mato Grosso, sans que l'on puisse savoir si ce fait traduit une réalité du fonds photographique du *Museo* ou s'il relève du choix des deux auteurs.

Max Schmidt recourait à la photographie dans l'intention de documenter la vie quotidienne des Indiens et de la restituer le plus fidèlement possible. D'excellente qualité, la quasi-totalité de ses photos est reproduite en grand format sur une pleine page et, pour certaines, sur une double page. Le cadrage est en général assez serré, mais jamais dans l'idée de cacher ou isoler un arrière-plan jugé déplaisant (objet manufacturé occidental, maison de type paysan, présence de militaires, etc.). Les photographies sélectionnées dans l'ouvrage expriment idéalement les intérêts, le style ethnographique et le regard humaniste de l'anthropologue. Nombre d'entre elles mettent l'accent sur la culture matérielle, les techniques, les activités de subsistance et l'environnement, toujours de façon concrète et contextualisée. Les objets et savoir-faire ne sont pas exposés pour eux-mêmes, mais toujours comme des productions ou techniques liées à des personnes de chair et d'os : ce sont

bel et bien des êtres humains qui sont systématiquement l'objet du regard de Max Schmidt et qui se trouvent au premier plan. Les portraits individuels et collectifs sont nombreux, loin pourtant des photographies déshumanisantes de type anthropomorphique, classiques à l'époque : ils ont souvent été pris sur le vif, afin d'immortaliser une scène fugace du quotidien ou de consigner telle ou telle posture corporelle. Quant aux portraits posés, ils ne cherchent nullement à « exotiser » des Indiens présentés nus et peints, ou à les isoler artificiellement du contexte local, mais bien à rendre scrupuleusement compte de leur apparence particulière et de leur situation du moment : la quasi-totalité de ces clichés donne à voir des hommes, des femmes et des enfants dont la tenue associe ornements traditionnels et vêtements occidentaux (une veste militaire, p. 133 ; de vrais haillons, pp. 118-127), et qui essaient tant bien que mal de s'adapter à une conjoncture difficile (processus de « pacification », colonisation des terres, présence de militaires, migrations forcées). On peut se demander si ces nombreux portraits ne visaient pas aussi à sauver la physionomie d'humanités que Max Schmidt pensait condamnées à court terme. Quantité de ces clichés se focalisent sur des scènes banales de la vie quotidienne (bain à la rivière, déplacement en canoë, moments de jeu et de repos, instants d'intimité familiale, soins aux nourrissons et jeunes enfants, préparation des repas, etc.). Si les textes ethnographiques de Max Schmidt n'éluent jamais le contexte concret de l'obtention des données, ni la nature précise de sa relation avec ses hôtes, ses photographies sont exactement à leur image. On y voit ainsi (parfois littéralement) la « cuisine » du chercheur sur le terrain et l'on devine aisément ses liens d'empathie et d'amitié avec les Indiens. Le choix de la photo de la quatrième de couverture est à cet égard tout à fait judicieux : l'ombre du grand corps longiligne de Max Schmidt, appareil photo à la main, est projetée sur le sol de la cour d'une maison paresí, avec pour légende une courte citation renseignant sur les appréhensions indigènes vis-à-vis de la pratique photographique (« Je parvins à convaincre l'un des chefs du caractère inoffensif de mon appareil photographique. Je lui demandai de regarder dans le viseur de l'appareil et je me plaçai face à l'objectif. En constatant qu'être ainsi reflété ne me provoquait aucun mal, il suivit mon exemple et je pus ainsi photographier tout le groupe »). En admirant l'ensemble des photographies présentées, un seul regret se fait jour : l'absence de clichés sur l'activité rituelle des Indiens observés, un regret d'autant plus vif que la vie rituelle des Paresí ou des Umotina est d'une spectaculaire richesse.

Il est impossible de commenter chaque photographie ou même chaque série, mais deux observations générales s'imposent. Tout d'abord, les très beaux clichés de 1910-1911 des Paresí-Kabischi (pp. 64-77) font inévitablement penser aux photographies des Nambikwara de 1938, prises par Claude

Lévi-Strauss ou par Luiz de Castro Faria, et reproduites dans *Tristes Tropiques* (1955), *Saudades do Brasil* (1994) et *Another Look* (2001) : corpulences semblables, corps et visages très ressemblants, teints de la peau similaires, ornements corporels et coupes de cheveux identiques, poses et techniques du corps analogues, mêmes sourires enjoués et regards absorbés, tendresse familiale manifeste commune... Il y a fort à parier que si l'on glissait certains clichés paresí de Max Schmidt – le jeu de balles (p. 71), cette femme assise sur le sol entourée de ses enfants (p. 69) ou encore cette famille dont les membres allongés sur le sable s'étreignent tous affectueusement (p. 68) – parmi les photographies nambikwara de Claude Lévi-Strauss ou de Luiz de Castro Faria, seul un œil tout à fait expert parviendrait à détecter cette intrusion. Si la ressemblance entre les Paresí-Kabischi et les Nambikwara est aussi frappante, c'est parce que les premiers avaient pour habitude de guerroyer contre les seconds et de rapporter de leurs raids victorieux des captifs nambikwara, incorporés par la suite avec le statut de dépendants.

L'autre observation concerne les photographies des Indiens du Chaco. Au moment de la mission itinérante de Max Schmidt, la guerre du Chaco entre le Paraguay et la Bolivie (1932-1935) venait à peine de s'achever. Or, cette guerre avait été lourde de conséquences pour tous les groupes indigènes de la région : colonisation des terres, manque de ressources, épidémies, déplacements massifs, violences des militaires boliviens, paraguayens et même argentins, etc. (Richard 2008 ; Capdevila *et al.* 2010). C'est donc dans un contexte particulièrement troublé que l'anthropologue connut et photographia les Indiens chaqueños, dont beaucoup avaient établi des campements de fortune près des fortins militaires paraguayens. Les photographies des Nivaclé contrastent nettement avec celles de leurs voisins du Chaco : loin de faire profil bas et de laisser transparaître une attitude résignée ou fataliste, ces chasseurs de scalps tout récemment « pacifiés » de force et très exposés au conflit paraguayen-bolivien exhibent au contraire un air fier, orgueilleux et presque hautain. En témoigne, sur le très beau portrait de la première de couverture du livre, ce *cacique* nivaclé au regard perçant et captivant se dressant de toute sa superbe face à l'objectif de Max Schmidt.

Pour conclure, cet ouvrage à la fois scientifique et artistique, aussi agréable à lire pour la qualité de son texte qu'à feuilleter pour la valeur esthétique de ses photographies, plaira tant aux ethnologues sud-américanistes et aux amateurs d'histoire de l'anthropologie qu'aux esprits curieux. Fait rare pour un beau-livre, il se prête qui plus est facilement à la consultation rapide

grâce à son format très maniable. Une fois refermé, son lecteur est vite saisi de l'envie d'aller (re)découvrir la production écrite de Max Schmidt. On ne pouvait lui rendre meilleur hommage.

147

Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (LESC)
Centre d'enseignement et de recherche en ethnologie amérindienne (EREA), Nanterre
 mickaelbrohan@yahoo.fr

MOTS CLÉS/KEYWORDS: Max Schmidt – expéditions ethnographiques/*ethnographical expeditions* – Mato Grosso – Chaco – observation participante/*participating observation* – culture matérielle/*material culture* – muséographie/*museography* – photographies ethnographiques/*ethnographical photographs*.

RÉFÉRENCES CITÉES

Baldus, Herbert

1951 «Max Schmidt, 1874-1950»,
Revista do Museu Paulista 5: 253-260.

Bossert, Federico & Diego Villar

2007 «La etnología chiriguano
 de Alfred Métraux», *Journal de la Société
 des américanistes* 93 (1): 127-166.

2015 «Max Schmidt in Mato Grosso»,
 in Manuela Fischer & Michael Kraus, eds,
*Exploring the Archive: Historical Photography
 from Latin America. The Collection
 of the Ethnologisches Museum Berlin*.
 Köln, Böhlau: 281-298.

Brogiato, Heinz Peter

2005 «Karl von den Steinen»,
 in Thomas Adam, ed., *Germany
 and the Americas. Culture, Politics
 and History*. Santa Barbara, Abc-Clio:
 1000-1002.

Capdevila, Luc et al., eds

2010 *Les Hommes transparents.*
Indiens et militaires dans la guerre du Chaco
(1932-1935). Rennes, Presses universitaires
 de Rennes («Histoire»).

Castro Faria, Luiz de

2001 *Another Look.*
A Diary of the Serra do Norte Expedition.
 Rio de Janeiro, Ouro Sobre Azul.

Déléage, Pierre

2017 *Lettres mortes.*
Essai d'anthropologie inversée.
 Paris, Fayard («Histoire de la pensée»).

Erikson, Philippe

2016 «Présentation», *Journal de la Société
 des américanistes* 102 (2): Albert Métraux,
relectures transatlantiques: 9-15.

Hartmann, Günther

1988 «Karl von den Steinen
 und seine Xingu-Expeditionen, 1884-
 1887», *Staden-Jahrbuch* 36: 197-215.

Heckenberger, Michael

2002 «Rethinking the Arawakan Diaspora:
 Hierarchy, Regionality and the Amazonian
 Formative», in Jonathan Hill & Fernando
 Santos-Granero, eds, *Comparative
 Arawakan Histories. Rethinking Language
 Family and Culture Area in Amazonia*.
 Urbana, University of Illinois Press: 99-122.

Hemming, John

2002 «A Fresh Look at Amazon Indians: Karl von den Steinen and Curt Nimuendajú, Giants of Brazilian Anthropology», *Tipiti. Journal of the Society for the Anthropology of Lowland South America* 1 (2): 163-178.

Hermannstädter, Anita

2002 «Abenteuer Ethnologie: Karl von den Steinen und die Xingú-Expeditionen», in *Deutsche am Amazonas. Forscher oder Abenteuer? Expeditionen in Brasilien 1800 bis 1914*. Berlin, Staatliche Museen zu Berlin-Preußischer Kulturbesitz, Ethnologisches Museum: 6-85.

Laurière, Christine

2014 *L'Odyssée pascuane. Mission Métraux-Lavachery, île de Pâques (1934-1935)*. Paris, LAHIC-Ministère de la Culture et de la Communication («Les Carnets de Bérose» 3) [voir le compte rendu par Mickaël Brohan, in *L'Homme*, 2016, 218: 263-268].

Lévi-Strauss, Claude

1955 *Tristes Tropiques*. Paris, Plon («Terre humaine» 3).

1994 *Saudades do Brasil*. Paris, Plon.

Métraux, Alfred

2013 *Écrits d'Amazonie. Cosmologies, rituels, guerre et chamanisme*. Éd. par Mickaël Brohan et al. Paris, CNRS Éd. («Bibliothèque de l'anthropologie»).

2014 [1928] *La Religion des Tupinamba et ses rapports avec celle des autres tribus tupi-guarani*. Éd. par Jean-Pierre Goulard & Patrick Menget. Paris, Presses universitaires de France («Quadrige»).

2018 *Los Urus (chipayas e iru-itus). Etnología y lingüística (Bolivia, 1930-1931)*. Éd. par Mickaël Brohan, Jean-Pierre Goulard & Pablo Sendon. La Paz-Lima, Instituto francés de estudios andinos [à paraître].

Nordenskiöld, Erland

1930 «Nécrologie de Karl von den Steinen», *Journal de la Société des américanistes* 22 (1): 220-227.

Penteado Coelho, Vera, ed.

1993 *Karl von den Steinen. Um século de antropologia no Xingu*. São Paulo, Ed. da Universidade de São Paulo.

Richard, Nicolás, ed.

2008 *Mala Guerra. Los indígenas en la guerra del Chaco (1932-1935)*. Asunción, ServiLibro-Museo del Barro/ Paris, CoLibris.

Santos Granero, Fernando

2002 «The Arawakan Matrix: Ethos, Language, and History in Native South America», in Jonathan Hill & Fernando Santos-Granero, eds, *Comparative Arawakan Histories. Rethinking Language Family and Culture Area in Amazonia*. Urbana, University of Illinois Press: 25-50.

Steinen, Karl von den

1886 *Durch Central-Brasilien. Expedition zur Erforschung des Schingú im Jahre 1884*. Leipzig, F. A. Brockhaus.

1894 *Unter den Naturvölkern Zentral-Brasiliens. Reiseschilderung und Ergebnisse der zweiten Schingú-Expedition, 1887-1888*. Berlin, D. Reimer.

1925-1928 *Die Marquesaner und ihre Kunst. Studien über die Entwicklung primitiver Südseeornamentik nach eigenen Reiseergebnissen und dem Material der Museen*. Berlin, D. Reimer, 3 vol.

Susnik, Branislava

1991 *Prof. Dr. Max Schmidt. Su contribución etnológica y su personalidad*. Asunción, Museo etnográfico Andrés Barbero.